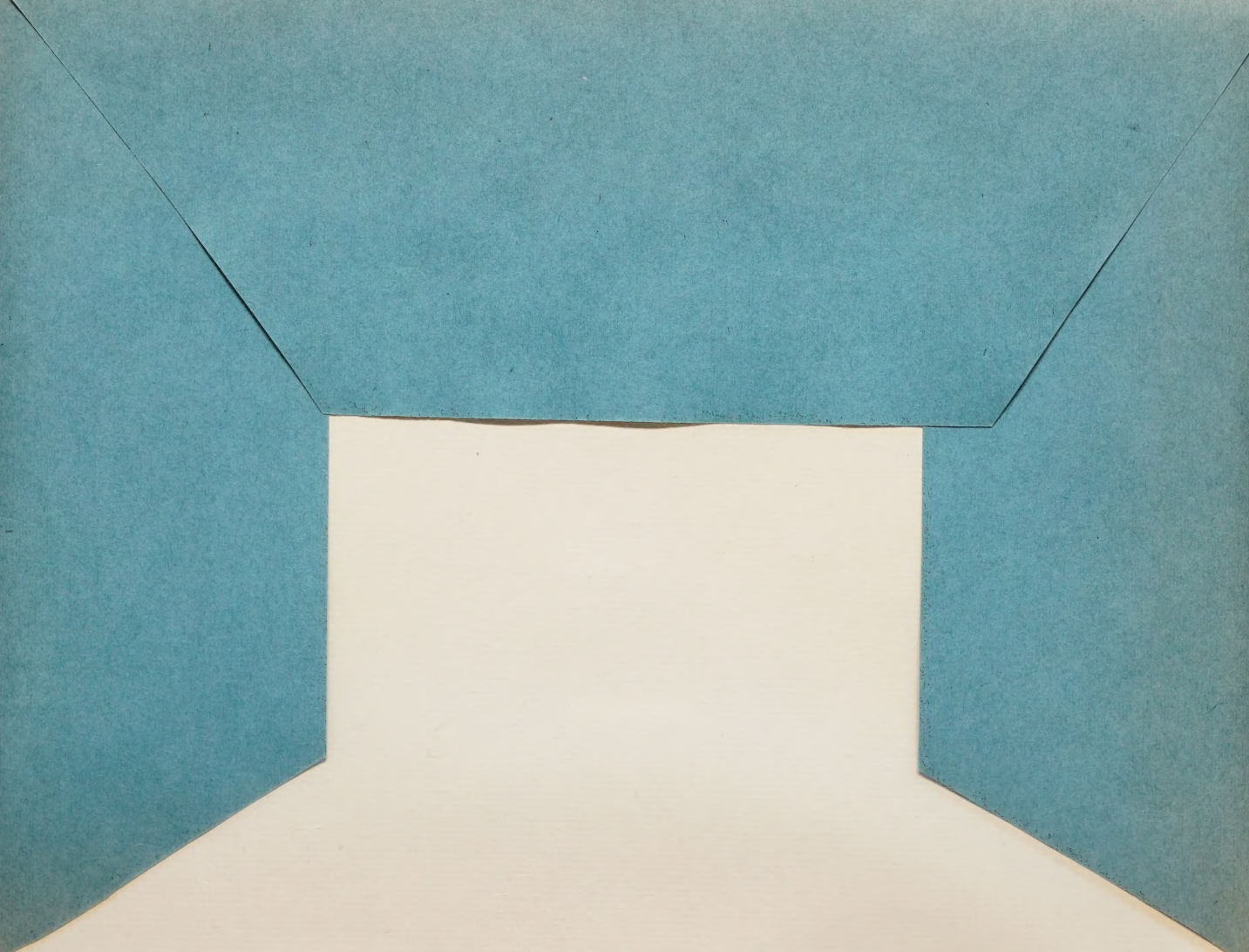
MARGUERITE DE LA NUIT

PAR

PIERRE MAC ORLAN

Gravures de Daragnès

EDITIONS EMILE-PAUL FRS



Georgsberg
1998

768
MK

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/margueritedelanu00maco

MARGUERITE
DE LA NUIT

PIGALLS
AMERICAIN BAR
PIGALLS
Royal Soupers
NEW
MONICO
SOUPERS
Solhare
BAR
SAVOY
PARIS SOIR

MARGUERITE DE LA NUIT

PAR

PIERRE MAC ORLAN

AVEC DES GRAVURES SUR CUIVRE AU BURIN DE

DARAGNÈS

AUX ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE, A PARIS (6e AR.)

MARGUERITE DE LA NUIT

CHAPITRE PREMIER

LE vieux Faust contempla avec sévérité la plume de son stylographe. Puis il écrivit : « Le mépris absolu, raisonné, consolidé et tenace de l'humanité donne à celui qui le possède une amabilité naturelle et souriante. Les grands misanthropes sont ordinairement d'un commerce agréable. Il en est pour eux comme il en est pour ceux qui se donnent l'attitude littéraire de détester les enfants. Les enfants les choisissent de préférence aux autres pour les accabler de leurs vexations.

Car ces ingénus savent que les gifles ne sont distribuées que par la main des gens qui les aiment. »

Ces quelques lignes rapidement écrites, le vieillard posa son stylographe et contempla son chat Murke, qui jouait avec la tortue dont la patience ne se lassait pas. Le vieux Faust soupira et compta les pages blanches qu'il devait remplir d'une écriture courte et serrée. Il se leva pour se diriger vers la fenêtre fermée qui interdisait l'entrée de cette chambre à toutes les provocations des choses extérieures.

Debout et trottinant, le bonhomme n'était pas très imposant. C'était un vieillard ratatiné dans une redingote informe et d'un pittoresque trop prévu. Sa figure ressemblait à une petite boule de caoutchouc gris, dont quelques poils d'éléphant blanc ornaient la partie inférieure. D'énormes lunettes à monture de corne chevauchaient un tendre petit nez d'aïeul, modelé dans une matière semblable aux pétales rosés d'un coquelicot sorti de sa gaine avant l'heure.

La délicatesse de cet organe constituait la seule originalité de ce visage de vieillard solitaire, intelligent et malpropre. Le vieux dominait sa table de travail, les deux chaises sordides qui l'accompagnaient et une quantité de bouts de cigarettes affreux, imbibés de salive et de nicotine, dispersés un peu partout,

comme de petits morts sur un petit champ de bataille.

Le « père » Faust, comme l'appelait sa concierge, ouvrit sa fenêtre toute grande. Il pencha la tête et reçut en plein visage le parfum d'un lilas qui se réjouissait avec éclat d'un mois de mai vif, agile, fanfaron, tombé du soleil comme un gai poème de lumière de trente et une pages. Un maigre jardin montmartrois s'étalait devant les fenêtres du vieux : un amas confus de quelques sureaux usés par l'eau des lessives qui dégouttait des linges accrochés, une pelouse en terre battue, où Lucienne, la fille de la concierge, une fillette de dix ans, se tenait debout, les yeux égarés, le nez méditatif, en se grattant machinalement une fesse par-dessus sa robe de cretonne imprimée. A la porte du jardin, qui donnait sur la place du Tertre, un vieux fox, jauni comme une dent de fumeur, soufflait de toutes ses forces, le nez introduit dans un trou de rat. Au rez-de-chaussée de cette maison, une famille de tailleurs juifs écoutait avec allégresse un jeune violoniste de la tribu qui jouait sur le violon une chanson galicienne, dont les notes tourbillonnaient comme des papillotes dans un courant d'air venu du ghetto. Un merle perché sur le plus haut barreau d'une cage accrochée de travers,

sifflait, son bec jaune ouvert jusqu'au cœur, les premières mesures de *Lison-Lisette*.

Il sifflait cette chanson et la lançait comme une signature au bas d'une lettre, avec un mélancolique crochet en guise de paraphe. Le vieux Faust regarda l'oiseau. Il voulut essayer de siffler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Alors, il ferma la fenêtre, s'assit dans son unique fauteuil en osier et se mit à tousser. C'était tout ce qu'il savait faire. Il toussait par petits coups plaintifs, cherchait des effets, se mettait la main sur le cœur et terminait la séance en se mouchant bruyamment. Malgré la fenêtre close, on entendait toujours le merle qui sifflait comme un apprenti boucher.

« Il est jeune », soupira Faust en roulant une cigarette dont le papier creva dès qu'il la porta à ses lèvres pour la mouiller. Il répara le désastre, tant bien que mal, de la pointe de sa vieille langue tremblante. Puis il prit sur un rayon, qui contenait des livres, des souliers moisis, une boîte de sardines et des bouteilles, un énorme formulaire de la relativité du temps, d'après les calculs du Professeur Epstein.

On frappa à la porte. Le vieillard se leva en gémissant et, traînant ses savates, il alla ouvrir.

C'était Lucienne qui montait le courrier : un billet à tarif réduit pour le théâtre des Champs-Elysées, une carte d'invitation pour le vernissage d'un peintre polonais et deux catalogues de bouquinistes.

— C'est tout ? interrogea-t-il.

— C'est tout ! fit Lucienne.

Il referma la porte, et, l'oreille collée contre la serrure, écouta avidement le froissement des jupes de Lucienne qui s'apprêtait à rejoindre la loge en se laissant glisser à califourchon sur la rampe de l'escalier.

Le bonhomme jeta son courrier sur la table, puis il se remit à tousser plaintivement, en variant ses effets, en vrai virtuose de l'asthme.

Le crépuscule du soir décorait les petites rues calmes d'une frise de paroles que l'on accrochait de porte en porte jusqu'à la pente de la rue des Saules. Faust savait qu'à cette minute tous les concierges de la place chevauchaient leur chaise posée sur le trottoir. Il s'était laissé surprendre par l'heure et n'irait pas à son restaurant familier pour cette raison. Car il ne voulait pas défiler devant cette cavalerie goguenarde. Il se coucha donc dans la

lumière désespérée d'un jour encore inachevé. C'est-à-dire qu'il enroula autour de son corps en pied de vigne un vieux drap déchiré qu'il tassait en boule sur sa poitrine délicate.

« J'ai, pensa presque tout haut le vieil homme, quatre-vingt-deux ans et trente-sept jours. Je collectionne les jours comme autrefois je collectionnais les mots. Je possède dans ma tête toute une collection de mots de tous les pays que j'entrevois en ce moment sous l'aspect d'un album de timbres-poste. Mes années ressemblent à une collection de cartes postales, garnies chacune d'un timbre oblitéré. J'ai des années ornées de palmiers, d'autres qui ressemblent à une jeune blanchisseuse qui monte la rue Lepic, d'autres qui sont simplement en couleurs et d'autres qui me tourmentent à cause de certains préjugés. Je possède également dans mon corps quatre-vingt-deux almanachs. Je suis le gardien de cette bibliothèque et de ce musée, dont je suis en même temps le seul visiteur. La première fleur que j'ai tenue maladroitement entre le pouce et l'index s'appelait rosa, la rose et ses pétales s'effeuillaient tristement à mesure que je déclinais ce mot parfumé. Quand j'eus acquis pour la vie la certitude que l'ablatif pluriel terminait cette expérience, il ne me

resta plus entre les doigts qu'une tige surmontée d'un petit cœur sec au goût amer. »

Georges Faust essaya de recouvrir son pied nu d'un morceau de linge gris, puis il fit l'obscurité devant ses yeux, et le film de sa vie se déroula, cahin, caha, sans rythme et sans habilité.

Il se revit, universitaire, dans une « turne », à l'Ecole Normale. Il revécut ses débuts quand, jeune professeur agrégé de grammaire, il enseignait l'art d'écrire à la troisième équipe de rugby d'un lycée de province. La silhouette indécise et lourde d'une servante, dont la tête se couvrait de mille détails vulgaires en surimpression, lui rappela une ancienne douceur de sa vie de vieux parapluie à peu près savant. Des livres amoncelés en piles marquaient alors sa route comme des mont-joies. Sa vie sentait le vélin pollué, le cuir rapé des reliures, l'odeur de poivre d'un monumental dictionnaire de Trévoux, dont il revoyait quelques pages où des fleurs séchées évoquaient on ne sait quelle pensée gracieuse, dans le remugle d'un collège. Au-dessus de toute cette librairie répandue en désordre sur le champ de son imagination, Georges Faust aperçut la silhouette classique de son légendaire aïeul. Le vieil homme

célèbre, installé devant un quelconque *Marteau des Sorcières*, montrait du doigt le zénith. Un chien noir grattait ses puces dans l'angle le plus clair du cabinet de travail. Le cercle magique tournait de même qu'une roue de la fortune sur le couvercle d'une boîte à plaisirs. Toute cette activité secrète aboutissait à la création d'un portrait de femme nue dans le goût normal, une femme nue laiteuse, à la chevelure fauve, bref, une excellente vulgarisation de l'amour charnel pour un célibataire lettré.

Cette vision laissa un sourire sur les lèvres minces de Georges Faust. Il connaissait cette aventure imaginaire pour l'avoir poursuivie plusieurs fois, même à l'époque déjà lointaine où il était jeune, quoique voûté. Il considérait cette apparition indécente comme une tradition de famille. Cette fille à la chevelure fauve avait déjà damné son aïeul. La littérature et l'image avaient rendu populaire cette histoire assez ténébreuse, et ce scandale avait été porté sur toutes les scènes, depuis celles qu'animent des marionnettes jusqu'aux plateaux subventionnés par des États puissants.

« C'est Marlowe qui a su punir le vieux », pensait souvent Georges Faust. Et le souvenir de la nuit d'échéance, bien qu'il ne fût pour rien dans toute

cette affaire, plissait son vieux corps de petits frissons.

Un Faust, descendant direct de celui qui séduisit Marguerite, était venu en France, comme correcteur d'imprimerie, à la fin du XVII^e^ siècle. Il s'était marié dans le pays à une fille de Paris, dont le père imprimait clandestinement les œuvres philosophiques de quelques libertins ignifugés. Il en avait eu un fils qui, après avoir servi comme soldat aux Suisses et comme ruffian chez une fille de la Courtille, s'était élevé au grade de lieutenant dans une demi-brigade de l'Armée d'Italie. Ce Faust s'était marié dans la semaine qui précéda le coup d'Etat de Brumaire, peu de jours avant de mourir d'une congestion mystérieuse, bien qu'il eût été traité au mercure et au bois de gayac. Sa femme enceinte portait un fils qui fut instituteur et porte-cierge. Cet homme produisit un garçon dont l'existence devint celle d'un petit commerçant rachitique et sournois. Ce dernier fut le père du vieillard allongé sur un lit misérable et qui remuait dans sa tête fragile tous les bibelots de vieil ivoire d'une existence indéchiffrable où les pensées, comme une chair délicate, se dissimulaient sous la graisse grossière de la médiocrité.

Par la fenêtre entr'ouverte, Georges Faust, livré à l'insomnie sénile, perçut la présence du printemps assis sur la barre d'appui.

De très loin, du bas Montmartre, un bruit confus de fête exaspérée parvenait à ses oreilles, et ses narines sentaient le lilas, les gaufres et la sueur des filles canailles qui se frottaient dans la foule comme des allumettes prêtes à flamber. Des trains sifflaient aux frontières de Paris ; la lune s'accrochait au ciel comme un signal, afin d'indiquer au veilleur que la Voie lactée était libre. Georges Faust écoutait cette vie lointaine, l'oreille tendue, le front plissé, les yeux bien ouverts. Et sur le mur de sa chambre, où dansait l'ombre de la ficelle d'un store, le vieux aperçut l'image de cette femme ancienne, cette image de famille qui tourmentait, au déclin de leur vie, les vieillards de sa race. Il l'habilla maladroitement à son goût : il lui offrit des jupes entravées qui ne se portaient plus, une combinaison de soie rose, des bas noirs avec des jarretières écarlates, un chapeau de feutre à larges bords. Il ne put définir, sur sa rétine peu sensible, un modèle de corsage à peu près congru. Ainsi vêtu, la silhouette de la femme rousse offrit à Georges une image parfaite de la mode péniblement élaborée par un vieux cuistre qui sentait le

yaour. Il ricana tout seul dans sa chambre mal aérée. Sa voix ressemblait au choc de deux petites tasses de porcelaine blanche.

La présence du printemps à cette fenêtre prédisposait, cependant, le vieux à la mélancolie.

« Tu sens le rat », disait avec une moue dégoûtée le personnage allégorique assis sur la barre d'appui.

Georges Faust traduisit cette constatation dans la langue que la jeune Lucienne parlait familièrement. L'enfant chantait souvent une chanson populaire assez mystérieuse, dont le refrain se terminait sur cette image précise :

Et le vioc' derrièr' la maison.

Faust s'était souvent demandé ce que signifiait la présence du vieux derrière la maison. Lucienne ne connaissait de cette chanson que ce dernier vers : à tout prendre, cela valait mieux pour elle. Mais le bonhomme qui l'interrogeait ne pouvait s'empêcher de ruminer des combinaisons très simples qui l'apparentaient à ce « vioc » anonyme et sans doute découragé.

Le parfum d'une nuit de mai suffisait à le rendre triste. Toutefois, cette nuit, plus particulièrement, l'écœurait. Son grand âge l'empêchait quotidienne-

ment de dormir. Il vivait ainsi d'une vie nocturne, souvent terrifiante, quand il sentait, dans son couloir, la main des assassins tâter le mur humide avec circonspection, le mur gris et nu, sans aspérité. Certaine nuit, il jugeait avec lucidité son cas et lamentait sa jeunesse perdue, gâchée, sabotée par le démon de sa famille qui finissait par apparaître aux descendants octogénaires dans l'éblouissement d'une combinaison magique.

« Un homme serait-il assez bête, pensa le vieux Faust, en tirant son drap jusqu'à son nez goguenard, un homme serait-il assez bête pour refuser d'échanger son âme contre une nouvelle jeunesse ?... »

Il étendit la main, prit dans une boîte en fer blanc une pastille de réglisse qu'il usa avec mille précautions entre ses gencives édentées, des gencives de vieux cheval, en cuir rose.

Un locataire ferma brutalement la porte de la rue. Il cria un nom que le vieil homme entendit longtemps parce que cette voix vibrait dans la nuit comme un gong et qu'il n'avait plus de goût pour penser. Georges Faust éveillé, les yeux grands ouverts, se confondait avec ses pauvres meubles, ses murs et la contemplation de ses pieds congelés : ce qui lui tenait lieu de sommeil.

MARGUERITE DE LA NUIT

CHAPITRE DEUXIÈME

GEORGES FAUST se réveilla brusquement parce qu'un rayon de soleil dansait sur son visage comme un feu follet projeté par la glace d'un taquin. Il éternua à se briser les côtes, et pendant une ou deux minutes, il demeura étendu sans mouvement, comme anéanti.

Une journée longue, rose et charnue comme une femme, s'offrait à lui. Faust se jeta à bas du lit et s'habilla dans une sorte d'allégresse où il ne retrouvait plus ses nippes. Il s'approcha du réchaud à gaz et

prépara son petit déjeuner, comme il en avait l'habitude, chaque matin. Tout en mangeant distraitement son pain trempé dans du lait, il aperçut son visage cuit et recuit par quatre-vingts années de lumière solaire et artificielle. Il contempla sa barbe blanche, légère et mousseuse, qui s'étalait sur sa chemise entre-bâillée. Il la tordit d'un revers de main en cherchant à découvrir le contour de son menton, pour voir la vraie forme de son visage. C'est alors qu'il décida de raser sa barbe et sa moustache. Cette idée le transporta dans une sorte de joie frénétique. Il prit ses ciseaux à papier et commença l'opération. Il ne resta bientôt plus sur ses joues, ses lèvres, et son menton qu'une sorte de pelage court comme le poil d'un fox-terrier et qui lui argentait la chair. Sans s'arrêter à contempler cette transformation provisoire, il fit mousser son savon et se rasa avec soin. Cette opération terminée, il constata que sa figure avait fondu. Elle lui semblait de la grosseur d'une noix. Il se contemplait avec stupeur, car il ne parvenait pas à se reconnaître. Et sur le nouveau personnage qu'il venait de créer, il ne retrouvait plus ses anciennes habitudes. Il ressemblait ainsi à une vieille tortue entièrement dépouillée de sa carapace. Mais il était incontestable que cette opération le

rajeunissait, ou, plus exactement, dissimulait son âge pour quelques jours, le temps qu'il s'habituât à son nouveau masque.

« C'est le visage lisse de l'immortalité », pensa Faust.

Il admira le caractère sacré de son visage glabre, puis il essaya de siffler, car la joie pénétrait en lui par un chemin que, jusqu'à cette minute, il ignorait lui-même.

« Il faudrait pouvoir couper la barbe à tout ce qui m'entoure dans cette chambre, depuis les quatre murs jusqu'aux journaux qui s'accumulent derrière la porte des cabinets...» Faust prononça ces mots d'une voix nouvelle. Il essaya de surprendre le nouveau son de sa voix, et répéta plusieurs fois, en riant comme un enfant : « cabinet... cabinet... porte... barbe. »

« C'est admirable », fit-il, en essayant machinalement de tirer sa barbe. Sa main rencontra le vide, mais tâta avec sollicitude la peau douce et plissée des joues et celle de son cou qui pendait comme une peau de dindon.

Il songea alors que nulle intervention humaine ne parviendrait à rajeunir sa redingote qui s'étalait sur le dos d'une chaise. La perspective d'enfermer son corps dans ce vêtement sordide découragea le

vieillard, encore mal habitué à tenir ses mains en contact avec cette peau subitement révélée sous un aspect qu'il n'avait jamais imaginé.

Deux ou trois cents livres s'empilaient sur des rayons qui garnissaient un des côtés de sa chambre. Il y avait là des ouvrages de sciences démodés, des livres de vers offerts par des camarades de brasserie, dont il avait perdu les traces, des grammaires latines et des classiques latins reliés en toile verte. Un *Faust* de Marlowe, dans l'édition Michel-Lévy, voisinait avec le *Faust* de Wolfgang Gœthe, dans une édition romantique en assez bon état. Quelques ouvrages en allemand sur les origines de la légende de Faust garnissaient une planche, à côté d'une carafe poussiéreuse, offerte par un fabricant de vermouth. Des dictionnaires remplissaient les rayons du bas : un dictionnaire de Trévoux en sept volumes, un Darmesteter, un La Curne de Sainte-Palaye, des Quicherat et un Alexandre revêtu de son cartonnage en toile grise. Faust contempla longtemps sa bibliothèque. Il prenait chaque volume, le frappait contre ses mains pour en faire sortir la poussière, grattait avec un canif les taches de bougie qui maculaient les reliures. Quand il eût mis de l'ordre dans ses rayons, il se hâta de revêtir sa redingote et de prendre son

chapeau. Après avoir soigneusement refermé sa porte, il commença à descendre l'escalier, marche par marche, en geignant. Derrière lui, Lucienne, qui l'avait rattrapé, sautait à cloche-pied trois marches à la fois. Faust s'effaça pour la laisser passer. La fillette fila devant lui comme un lézard, sans même le regarder. Le vieux, tout en mâchonnant des injures, arriva enfin dans la cour. Il souffla longuement pour reprendre haleine et regarda le ciel bleu en découvrant ses gencives mauves.

A quelques pas de sa demeure, Georges Faust pénétra dans la boutique d'un bouquiniste qu'il connaissait depuis quelques mois.

— Pouvez-vous passer chez moi, dit-il, j'ai des livres à vendre.

Le soir même, Faust, avec l'argent de cette vente, avait acheté un complet de confection en cheviote grise, un feutre, du linge et des souliers jaunes. Une lavallière bleue à pois blancs entourait son col droit à corne cassée. Il se regarda dans la glace, encore une fois, avant de descendre pour dîner à la terrasse d'un petit restaurant de la place Constantin-Pecqueur. Une lumière subitement révélée flambait comme un feu de cigarette sur la route déserte de son imagination mal entretenue.

Le soir de Paris, au lieu de tomber du ciel, sortait de l'asphalte ou du pavé de bois, avec des milliers de lumières semées comme des fleurs dans une prairie purement intellectuelle, une prairie baignée dans un brouillard perfide et doux ainsi qu'une irradiation de médium. Les extraordinaires réparateurs de rails posaient sur la chaussée des pots de fleurs où une fleur électrique s'épanouissait dans la forme d'une étoile à cinq pointes. Faust subissait pour la première fois de sa vie le fantastique social de son temps. Ses yeux affaiblis suivaient la perche des tramways et la petite flamme bleue d'électricité perdue qui court comme un jeu galant, avec un gage pour celui qui l'attrapera. Une paix profonde isolait la clameur du jour des futurs cris de joie de la nuit à peine entr'ouverte.

Assis sur un banc du boulevard de Rochechouart, entre une femme sans âge et un agent de la police des mœurs pensif, le vieil universitaire humait la nuit parisienne, assoupi dans une volupté qu'il ne pouvait apprécier, faute d'éléments de comparaison. La nuit quotidienne, cependant, s'offrait devant lui

comme un spectacle jusqu'alors interdit. Il percevait vaguement une agitation romantique dans l'ombre des rues qui se dépeuplaient pour quelques heures. La présence des femmes le tourmentait, ainsi qu'une hypothèse de métaphysique difficile à résoudre. Il ne savait rien des femmes de la rue : il ne les connaissait qu'enlaidies par le triste négligé du petit matin. Elles lui produisaient l'effet d'un solécisme ou d'un barbarisme dans une idylle amoureuse de Théocrite. Il ne connaissait la nudité féminine que par les dessins allégoriques qui représentent la Fortune, la Renommée, la Science, l'Agriculture et l'Industrie. Leur visage sévère et leur ventre lisse ne lui apportaient aucune émotion. Il avait également remarqué que la misère « prenait » mieux, comme une bonne teinture, sur les vieilles femmes que sur les vieux hommes. La femme âgée qui s'immobilisait à ses côtés sur le banc lui donna tout d'un coup l'impression de sa barbe blanche qu'il avait coupée. Les jugements du professeur Faust ne procédaient jamais par associations d'idées saugrenues. Il fut stupéfait et presque confus de ce rapprochement inexplicable. Il changea de banc et alla s'asseoir à côté d'une fillette publique qui pouvait avoir vingt ans, et qui regardait les arbres du boulevard et les

lumières du trottoir avec une insolence inquiète. Elle n'était pas belle, mais elle était drôlement coiffée. La jeune fille se glissa un peu de côté pour faire de la place à ce vieux si fragile qu'on risquait de fêler rien qu'en lui parlant dans l'oreille.

— C'est une belle soirée, dit Faust, en s'adressant à sa voisine.

— Oui, si la flotte ne tombe pas avant minuit.

Faust rentra la tête dans son col. Il pensa au célèbre professeur, son ancêtre, à cette Marguerite, qu'il avait rencontrée dans la rue. Ce mot éveilla encore en lui les possibilités du mystère et du miracle.

Le Docteur Faustus avait rencontré Marguerite dans la rue, dans les lumières relatives inventées par les hommes de son temps. C'était après la vente de son âme, il pouvait marcher dans la rue, en se balançant un peu, de même qu'un vrai séducteur de filles. Il connaissait également les lieux prédestinés où l'on séduit les filles. En ce temps-là, c'était encore la rue, les ponts, comme le Pont du Nord, où Adèle paradait dans sa ceinture dorée, et les prairies dans les faubourgs de la ville, des prairies avec mille détails peints par Dürer, à la gloire des lansquenets, des filles qui fréquentaient les lansquenets, des clercs, des bourgeois et des professeurs qui fréquentaient les amies mafflues

des barbes blondes réglementaires. Mais aujourd'hui, en 1924, où pouvaient se réunir les comparses du plaisir charnel et dans quels sites ? Quel client de la prostitution ou de la fantaisie clandestine des femmes pouvait indiquer la lande du sabbat ou la lumière rouge des étuves gonflées de chants ?

« Cette jeune fille, formula Faust en soi-même et avec politesse, cette jeune fille pourrait peut-être me renseigner. »

Il toussa pour affermir sa voix, et, la bouche distendue dans un affreux sourire figé, il demanda :

— Mademoiselle !... Où rigole-t-on ?

La femme se retourna vers le vieux, et, la bouche ouverte, elle aussi, elle dévisagea son interlocuteur.

Elle dit :

— Je m'appelle Angèle, Angèle la Normande. Si tu veux, je serai bien gentille, mais emmène-moi prendre un bock où tu voudras, à la Chope, là, si tu veux...

Elle se leva et Faust la suivit. Le garçon ayant servi les consommations, le professeur dit à Angèle :

— Je ne suis plus très jeune... j'ai soixante-sept ans.

Il déclara ce chiffre qui lui paraissait atteindre les limites d'un rajeunissement considérable.

— Tu ne les parais pas, dit la fille, en affectant de le regarder sérieusement. On te donnerait quarante-cinq ans... Tu t'habilles très bien... Qu'est-ce que tu fais ? Du cinéma ?

— Je suis inutile, répondit-il.

— Tu permets, fit Angèle.

Et, avant même que Faust eût acquiescé de la tête, elle se leva d'un bond et courut au-devant d'un jeune homme assez élégamment vêtu, à la manière d'un jeune bourgeois sportif. Il claudiquait légèrement et sa bottine gauche se déformait, malgré toutes les ruses, dans un dessin assez particulier.

Angèle parlait au jeune homme, dont Faust ne pouvait voir le visage, avec une animation familière et agressive. A la fin, celui-ci tira un stylographe de sa poche, écrivit quelques mots sur un agenda minuscule, et tendit naturellement le stylo à Angèle, qui le mit ostensiblement dans son sac à main. Elle revint vers Faust, qui l'attendait patiemment.

— C'est Léon, dit-elle, sans plus d'explications.

Puis elle prit le stylographe, le dévissa et regarda soigneusement l'intérieur du tube. Faust eut le temps d'entrevoir qu'il était rempli de poudre blanche. Angèle remit l'objet dans son sac.

— Alors, fit-elle, tu veux rigoler ?

— C'est-à-dire... bredouilla le vieux.

— Viens cette nuit au « *Saharet* ». Tu verras des poules qui dansent, des types comme toi qui boivent du champagne. Je te ferai connaître des copines, si tu veux faire la partie.

— C'est loin, cet établissement ? demanda Faust.

— Non... au coin de la rue, près de la place Pigalle...

— Mademoiselle, vous êtes bien gentille, mais je ne crois pas que je puisse vous accompagner ce soir.

— Ah ! fit Angèle... Alors, mon vieux, à la prochaine.

Elle se leva, serra la main qu'il lui tendait et reprit sa route entre les arbres.

Faust, seul à la terrasse de la Chope, tâtait toujours l'emplacement de sa barbe absente. Puis, il fouilla longtemps dans toutes les poches de son complet neuf, des poches propres et froides dont il n'avait pas l'habitude. Il trouva enfin ses billets. Il lui restait deux cent cinquante francs. Il paya le garçon et reprit sa promenade.

Au loin, la lumière lilas des lampes à arc, les feux rouges et jaunes de la publicité du plaisir attiraient les hommes et les femmes de la nuit comme une bagarre. Faust se dirigea, à petits pas, vers ce

qu'il pressentait bien être le but de son voyage.

Il remontait comme une bulle légère des profondeurs de mille années pour jeter ses dernières forces dans un épanouissement philosophique absolu. Il était prêt à tous les sacrifices littéraires afin d'entrer dans la mort, comme on entre au *Monico* ou au *Mitchell*. Il voulait connaître Dieu par l'intermédiaire d'un jazz-band, et pénétrer dans l'Éternité avec, au dos de son veston, l'étiquette : 1924.

MARGUERITE DE LA NUIT

CHAPITRE TROISIÈME

SAHARET... *Saharet*... Les lettres rouges scintillaient, accrochées dans la nuit, à la portée de la main, puis s'éclipsaient pour renaître une à une en s'immobilisant une seconde comme un regard de fille qui attire le client. Elles disparaissaient dans un renoncement automatique. Un serpent de feu vert courait en passant par maints tunnels à la poursuite du petit jour. A travers les fenêtres et les portes closes, une mélodie de jazz-band coulait comme un ruisseau céleste dans

le gouffre noir de la nuit, entre chaque apparition lumineuse du mot : *Saharet.*

La tête élevée vers le ciel maquillé de la rue, Faust se glissait avec précaution entre les voitures de luxe et les taxis au repos dans le centre obscur de la place Pigalle. Des hommes mobilisés chaque soir pour les besoins de la fête, épiaient les portes des établissements de nuit, où les grandes voitures sournoises stoppaient doucement au coup de sifflet d'un chasseur délicat ou d'un portier herculéen.

Faust se trouva, sans le désirer, devant la porte du *Saharet*, une porte chaude et rouge comme la porte en mica d'un poêle allumé. Devant lui, un géant vulgaire et galonné s'inclinait pour laisser passer une femme rousse aux cheveux courts, aux yeux violets, dont la robe verte paraissait fraîche comme une laitue. Faust contempla cette personne séraphique, qui lui fit l'impression profonde et un peu angoissante d'une création de laboratoire. Il sentit que son destin le poussait vers un monde inconnu et qu'il ne tenait plus en main la direction qui commandait sa marche. Il passa devant le portier et gravit lentement les marches d'un escalier qui aboutissait à deux ou trois dos nus de femmes en attente devant le vestiaire. Un sautillement musical, troublé par le

petit orage de quatre tambours conjugués, agrémentait une romance anglaise, chérie jusqu'aux larmes par un accordéon, une trompette bouchée et un saxophone à voix de sirène.

Faust, les mains ouvertes devant sa poitrine comme deux phares aveugles, pénétra, en tâtonnant du pied, dans une salle rouge et blanche au centre de laquelle, sur le parquet ciré qui la reflétait, une danseuse espagnole rythmait un air populaire du talon et de ses castagnettes énergiques.

Un garçon montra une table éblouissante et découvrit la banquette de velours rouge où le vieux Faust prit machinalement une attitude qui se confondit, dans ce lyrisme encore informe, avec la valeur exacte de ses ressources. Il tenait toujours au sol par la présence de ses deux cent cinquante francs. Il commanda une bouteille de champagne à soixante-quinze francs et suça, en attendant, un gâteau sec en forme de tuyau. Tout se mêlait devant ses yeux. Il s'initiait dans une rapidité presque comique, à la naissance, aux erreurs, et à l'épanouissement de la civilisation de minuit. Il apercevait des danseuses à l'état de nébuleuses, un jazz-band à l'état de vapeur, des financiers-sauriens et des madrépores qui pou-

vaient paraître intelligents. Tout cela semblait se discipliner dans une confusion de jambes frénétiques qui détonnaient avec la bienséance des bustes balancés par la danse grave, comme des goélettes à la brise. Faust ferma les yeux, but une gorgée de champagne, et quatre lampes s'allumèrent dans sa tête : les quatre lampes d'un poste à haut parleur. Et jamais il ne sut pourquoi il entendit la voix énorme et inhumaine clamer dans ses oreilles blanches ces mots incompréhensibles : « Deuxième ra-ound. »

Deux fillettes s'enlaçaient, roses et mauves, dans une sorte de commentaire de l'instinct sexuel : une jolie négresse chanta en anglais les enfantillages de Nora. Dans ce salon rouge et or, Faust retrouva le calme perfide des livres de la Bibliothèque Rose ; il se laissa aller à droite sur l'épaule de sa voisine, la rousse à la robe verte, qui le remit doucement en place, sans oscillations. Il s'inclina pour s'excuser, montra la bouteille de champagne et la femme se rapprocha de lui.

— Invitez ce monsieur qui m'accompagne ; cela ne vous gêne pas ?

Faust accepta, et un jeune homme qu'il n'avait pas remarqué tout d'abord, parce qu'il était masqué par sa voisine, prit une chaise et vint s'installer devant le couple.

— C'est Léon, dit la femme, dont la voix n'était pas vulgaire.

Faust commanda une deuxième bouteille de champagne, qui devait épuiser ses ressources ; mais il ne prit pas souci de cela, car il se sentait en présence de « sa » nuit, la nuit traditionnelle de sa famille, une nuit sauvegardée par l'image, la légende et le génie de deux écrivains.

La fille chantonnait tout doucement :

We have no bananas to day

Léon tambourinait sur la table en accompagnant le jazz-band. C'était un joli jeune homme, au visage mat, tendre, vulgaire, orné d'une petite moustache.

— Vous n'habitez pas Paris ? demanda-t-il.

— Si, répondit le vieillard, j'habite Paris, et, je ne sais pourquoi je vous donne ce renseignement, je m'appelle Faust.

— Par hasard ? interrogea le jeune homme, de plus en plus câlin.

— Oh ! mon Dieu, non. Je m'appelle Faust. C'est un nom que vous devez connaître si vous avez des lettres.

— Hé bien, monsieur, fit le jeune homme, je vais

peut-être vous surprendre, mais j'ai connu, il y a longtemps, un Faust qui, paraît-il, avait inventé l'imprimerie, soigné des villageois malades de la peste et qui termina sa carrière philanthropique d'une manière assez scandaleuse pour l'époque.

Oh ! scandaleuse... protesta Faust avec un peu de mélancolie.

— Permettez, je vous cite un fait, sans le commenter personnellement.

Il jeta un coup d'œil trop habile autour de lui. La femme rousse dansait avec un Américain un peu teinté. Il se pencha alors vers Faust.

— Tout à l'heure, quand cette femme sera partie, je vous confierai quelque chose que vous garderez pour vous seul. Attendez que le type emmène la poule, et je vous proposerai...

— Quoi, demanda Faust.

— Une affaire... Une petite affaire.

— Mais, dit le professeur... c'est que je ne voudrais pas que cette femme s'évanouisse. Je sais (il but encore une coupe de champagne) que je commence ma nuit sur le Blockberg. Hier encore, je traînais mes lourdes pattes de chélonien sur le roc aride des contreforts de la montagne. Cette nuit, ma nuit, mein herr, la fête des cinq sens commence

en mon honneur; mon nez respire la musique endiablée de ces jeunes nègres, mes yeux voient les familles de sons à la porte du piano, mes doigts touchent le mystère gras et sensuel, et mes oreilles entendent mes désirs qui se révoltent derrière le mur de leur prison, et mes yeux, mes pauvres vieux yeux voient les chairs en transparence. Et pour cela, monsieur, je vois le corps nu de cette femme rousse à travers sa robe si verte et si légère. Je ne veux pas, mein herr, que cette femme disparaisse avant que le coq ait chanté.

— Le coq ne chantera pas et j'aime le blason de vos cinq sens. Permettez-moi de vous offrir du champagne, monsieur.

Il ricana et prononça négligemment le nom d'Emile. Un maître d'hôtel apporta la bouteille obèse dans son seau à glace.

— A votre nuit.

Et Léon leva son verre à la hauteur de son œil.

Faust se leva maladroitement entre la table et la banquette et porta sa coupe à la hauteur de celle de son partenaire.

— Supposez, fit M. Léon, en mordant sa moustache, que je vous propose le marché classique... l'éternelle aventure qui séduisit votre ancêtre, accep-

teriez-vous de mettre votre signature au bas de l'acte ?

— Ce n'est qu'une âme à vendre, répondit le professeur.

— Vous avez raison, une âme ou une autre, c'est absolument la même chose au point de vue commercial. Écoutez, je fais le commerce des âmes, et je peux vous proposer un troc : je vous donne la jeunesse en échange de votre âme, au cours du jour, avec vos doutes, vos regrets et vos espoirs. J'ai l'habitude de ce genre de marché, bien que pour l'ordinaire je me serve d'un protocole beaucoup moins romantique. Habituellement, j'achète les âmes par des moyens détournés, garantis sans douleur. Votre culture, vos souvenirs de famille m'incitent à utiliser le décor tombé en désuétude des petits livres de colportage à couverture bleue. Je vous achète votre âme, monsieur Faust.

— A quel prix ? interrogea le professeur, qui tremblait d'émotion.

— En échange d'une jeunesse élégante, jusqu'au jour de votre mort, désigné par une puissance qui échappe à mon contrôle.

— J'ai quatre-vingt-deux ans, soupira Faust en ricanant ; le marché n'est pas séduisant.

— Si je vous rajeunis de soixante années, par exemple, je peux vous garantir une vie surnaturelle, égale en durée à celle que vous avez vécue comme un...

— Je sais, dit Faust. D'après vous, j'aurais donc soixante années, au minimum, à vivre sous les apparences d'un homme de vingt ans ?

— C'est cela même. Les conditions qu'accepta votre ancêtre équivalaient à celles que je vous propose.

— Alors... soupira Faust.

Il leva son verre et le présenta au visage de la femme rousse qui, un peu haletante, était revenue prendre sa place à ses côtés.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle, demanda Faust en tendant l'oreille.

— Je m'appelle Marguerite, Marguerite de la Nuit, parce que je dors jusqu'à sept heures du soir et que je ne peux pas me mettre au lit avant sept heures du matin. Je vais prendre, chaque matin, le vin blanc, vêtue comme je le suis en ce moment, dans un bureau de tabac de la rue Fontaine.

— Marguerite, soupira Faust.

— Quand je vous le disais, déclara M. Léon en roulant une cigarette.

— Vous permettez, fit Marguerite de la Nuit.

Elle n'attendit pas l'approbation des deux hommes. Le jazz-band partait en petite vitesse ; à pas menus les couples tournaient. Marguerite s'accrocha au corps souple d'un cavalier. Un roulement de trois tambours bénit leur union.

Le vieux Faust enfonça les mains dans les poches de son pantalon et, la cigarette aux lèvres, il suivit la femme du regard.

— Vous avez déjà des gestes de jeune homme, dit Léon en riant.

— Quand signe-t-on, demanda le professeur, sans ôter la cigarette de sa bouche.

— Laissez-moi payer au moins... je ne permettrai pas.

M. Léon régla l'addition et demanda le vestiaire.

— Ah mais, halte-là, dit Faust... quand reverrai-je Marguerite de la Nuit ?

— Vous la reverrez demain. Vous avez toute une vie devant vous pour la connaître.

— Quelle aventure, soupira Faust.

Les deux hommes se dirigèrent sans se parler vers un petit café de la rue des Abbesses. Faust remarqua

que son beau compagnon boitait, et il reconnut alors l'homme qui avait parlé à la fille, sur le boulevard, au début de cette nuit.

Quand ils entrèrent dans le bar, une femme jeta un cri et se précipita sur Léon.

— Tu as la « came », fit-elle à voix basse.

Celui-ci la foudroya d'un regard qui cloua la fille contre le comptoir d'étain. Les deux hommes passèrent dans l'arrière-salle vide où l'unique garçon dormait, allongé sur la banquette.

— Sers-nous des grogs, commanda M. Léon, et laisse-nous tranquilles.

Quand les consommations furent servies et quand le garçon eût disparu, Léon sortit de son portefeuille un papier qu'il posa sur la table, à côté de son stylographe.

— Il me suffira d'un peu de sang pour votre signature. Ne craignez rien, ce n'est pas douloureux.

Léon prit le papier et lut à mi-voix: « Je déclare donner à l'ordre du Prince des Ténèbres, dit Léon, mon âme à l'échéance du 25 mai de l'an 2000. »

— Vous acceptez?

— Oui, répondit Faust, mais pour l'amour de Dieu, ne me faites pas mal.

— J'ai l'habitude.

Léon érafla l'oreille du vieillard empourpré, une gouttelette rouge s'arrondit, qu'il recueillit au bout de la plume d'or.

— Laissez-moi une chance, dit Faust, en tâtant avec circonspection son oreille éraflée.

— Je suis un Américain 100 %, ricana M. Léon.

— Alors, ajoutez cette clause à cette reconnaissance de dette : « J'autorise monsieur le Professeur Faust à remplacer sa signature par celle d'une autre personne, qui signera cette reconnaissance de dette avec son sang et qui, par cette opération, devra me remettre son âme, le jour de l'échéance, à la place de celui qui signa cet acte le premier. Le dernier signataire de ce papier sera rendu responsable de la dette. »

— Vous ou un autre, fit M. Léon.

Et Faust mit sa signature au-dessous du « fait en double à Paris le 25 juin 192... »

MARGUERITE DE LA NUIT

CHAPITRE QUATRIÈME

FAUST prit congé du démon, non sans avoir échangé son adresse contre celle du Maître. Il rentra chez lui dans l'affreuse lueur verte du petit jour, les mains et le visage poissés par la crasse de la nuit. Il trottinait à petits pas trébuchants. Il se hâtait le long des maisons encore endormies comme un rat retardataire. Maintenant que le marché magnifique était consacré par l'échange des signatures classiques, il se demandait, dans l'éblouissement intime du désordre intellectuel, à quelle minute le chan-

gement s'accomplirait dans toute sa personne. Laisserait-il sa vieille peau endolorie sur une pierre plate, comme un serpent à la mue ; subirait-il une crise effroyable qui secouerait ses vieux os d'un tremblement monstrueux, glisserait-il tout doucement vers la résurrection, dans le flou aimable de deux décors qui se transforment à la vue du public ?

Il se hâtait vers sa demeure, portait la main à sa poitrine quand une quinte de toux le courbait contre le sol. Il cherchait un rajeunissement de sa toux, et, dans sa poitrine, les signes de la résistance à la décrépitude physique. La porte de l'immeuble qu'il habitait était encore fermée et la place du Tertre reposait dans un silence qui sentait la térébenthine, l'atelier et la vieille palette. La gare de l'Est et la gare du Nord lançaient leurs trains siffleurs à toute vitesse à la conquête des postes d'aiguillage qui grelottaient électriquement dans le brouillard du petit matin. Au moment de mettre le pied sur la première marche de son escalier, Faust se sentit si faible qu'il dut s'appuyer au mur humide. Il fit quelques grimaces d'homme ivre pour lutter contre l'engourdissement anormal de sa chair, et surtout contre une défaillance perfide qu'il sentait venir de très loin en soi-même. Il profita d'une accalmie pour se remettre en marche... Cette

ascension lui parut interminable ; à chaque étage, il s'arrêtait afin de souffler. Quand il fut dans sa chambre, il ferma la porte machinalement, se déshabilla dans une tempête qui le jetait d'un meuble sur un autre et s'écroula sur son lit. Alors il lui sembla, malgré le jour qui dissipait toutes les ombres de sa chambre, que son lit se déplaçait irrésistiblement, dans un mouvement très lent de conquête. Il se cramponna à ses draps et ferma les yeux parce qu'il avait perdu confiance dans la promesse de M. Léon, et qu'il pensait qu'il allait mourir, idée par idée, image par image, morceau par morceau.

Le professeur Faust se réveilla le surlendemain à dix heures du matin. Le soleil jouait sur son visage. Le miracle circulait dans ses veines. Il bondit inconsciemment hors du lit, vit, dans un éclair joyeux, ses jambes fermes et ses pieds. Il vit ses mains qui lui parurent modelées dans la chair d'une jeune fille, ses bras blancs et forts. Il se courba, toucha la pointe de ses pieds sans plier les genoux, et quand il se releva, le miroir refléta un visage de joli jeune homme, un très beau jeune homme genre 1924. Ses cheveux châtains, doux et lourds, le comblèrent de satisfaction.

Il jeta sa chemise ridicule et monta sur une chaise pour apercevoir un peu de son corps nu.

— C'est fait, fit-il à voix haute.

Le charme de sa voix le surprit plus que l'inhumaine transformation de son corps. Il chanta :

Marguerite... Sois maudi-ite.

Puis il plongea la tête dans une cuvette d'eau. La saleté de cet ustensile, qu'il n'avait jamais remarquée, lui imposa un petit recul.

— Peux-tu vivre ainsi, fit-il joyeusement. C'est un intérieur de goret.

Les mots nouveaux, comme des fleurs printanières, vinrent naturellement à ses lèvres.

— C'est du pur dégueulasse.

Il prit ses nippes, les soupesa :

— Il va falloir changer la coupe de tes complets.

Il fouilla ses poches et constata le parfait dénûment de ses ressources monétaires :

— Je suis sans un, déclara-t-il. Cette expression lui parut si peu conforme à ses habitudes qu'il éclata de rire.

Et son propre rire le ravissait comme le rire d'une femme aimée. Il s'habilla, et quand il fut vêtu de son

ancien complet dont il comblait maintenant les vides, il se pencha par la fenêtre et contempla le petit jardin qui lui laissa une impression de recul dans le temps presque terrifiante. La vue de la jeune Lucienne qui se dirigeait en sautillant vers son escalier avec la boîte à lait qu'elle balançait atrocement, le fit sursauter. Il rentra précipitamment la tête, et, le cœur battant sur un rythme jeune, il s'assit devant sa table, car une complication, subitement surgie du passé, l'obligeait à considérer sa résurrection comme une affaire sérieuse et compromettante.

Il entendit la fillette frapper à la porte.

— Pose le lait, ça va, je suis couché.

Il dissimula sa voix sous un timbre d'emprunt qui n'imitait la voix d'un vieillard que par convention.

Il écouta les pas de la gamine qui dégringolait les marches.

« Je suis fichu, pensa Faust, si quelqu'un de cette maison m'aperçoit. Je me sens incapable d'expliquer cette aventure à des voisins et la présence de mon joli visage nuirait considérablement à la mémoire du vieux Faust dont je ne pourrais guère expliquer la disparition. Tout ceci est bien compliqué. Je possède cent francs, c'est un fait exact... Je vais donc attendre la nuit, et je disparaîtrai, en livrant ce taudis et ce qu'il

contient à tous les assauts de la curiosité publique. »

Il ouvrit la porte avec précaution, prit les bouteilles de lait, celle du jour et celle de la veille, et commença à se restaurer afin d'attendre l'heure de son évasion.

« J'irai croûter dans un restaurant », pensa-t-il. Mais aussitôt, il se reprit : « Pourquoi croûter ? Ne pourrais-je dire manger ? » Il sourit : « Ah ! jeunesse. »

Huit jours après ce miracle, Faust avait retrouvé l'habitude de la jeunesse en même temps qu'il avait perdu le désir de ses avantages. Toute son expérience de la vie, chèrement acquise au prix d'innombrables sacrifices sans gloire, s'amollissait devant la puissance de ses muscles et l'ardeur de ses nouveaux instincts. Le mal subi par son ancienne personnalité sans consistance conservait ses racines profondes, mais Faust tendait à l'utiliser comme un moyen de défense, une force acquise, une sorte de bas de laine, dont le contenu devait l'aider contre les agressions nouvelles de la vie.

Il avait déménagé et vivait dans une chambre d'hôtel, aux environs de la place Pigalle. Il habitait, d'ailleurs, le même hôtel que le Maître des appétits

charnels qui, sous le nom inoffensif de Léon, vendait de la « neige » à cent filles progressivement décervelées. C'est au hasard d'une descente dans l'escalier de son logis que Faust rencontra M. Léon. Cette rencontre ne lui fit pas plaisir. Il sentait dans sa poche un document surnaturel que rien ne pouvait détruire, qu'il ne pouvait perdre. Une chance de salut lui restait, celle de trouver un individu assez déprimé qui prendrait le marché à son compte. Faust imaginait déjà mille relations avec des vieillards cacochymes — ce qu'il avait été — tourmentés par un enthousiasme définitif pour des combinaisons sensuelles.

Vêtu comme un gigolo de laissés-pour-compte d'un faux grand tailleur, sans argent — car moins favorisé que son ancêtre, il ne possédait rien qui pût lui permettre une existence oisive et dorée — le professeur Faust promenait sa science inutile dans tous les endroits de Paris où son usage paraissait interdit. Les efforts de toute son ancienne existence ne pouvaient plus lui servir maintenant qu'il avait changé d'apparence. Il cherchait des prétextes afin d'entrer en relation avec les gens qu'il avait connus autrefois. Ceux-ci ne le reconnaissaient point. Quant aux avantages que le professeur Faust pouvait tirer de ces personnages médiocres, ils étaient absolument

nuls. C'est dans une heure épaisse de dépression mentale que M. Léon convertit le jeune Faust à son commerce. Il lui confia un rôle assez vague de rabatteur moyennant quelques subsides qui permirent à son protégé de vivre et d'avoir du linge net. Faust passait sa nuit dans les dancings et les cabarets de Montmartre. Une douzaine de jazz-bands le nourrissaient chaque nuit d'une force que le jour rendait inféconde. C'est ainsi qu'une nuit chaude de juillet, déjà maculée par les préparatifs de la Fête Nationale, Faust se trouva attablé à la terrasse d'une chope, sur le boulevard de Rochechouart. Une femme passa devant lui et le regarda en souriant. Faust reconnut Marguerite de la Nuit, rousse, blanche et rose, le tout mis en valeur par un tailleur de serge bleu marine. Le nouveau-jeune n'avait pas revu Marguerite depuis la fameuse nuit. Il leva la main d'un geste d'accueil spontané et la fille vint s'asseoir à côté de lui. Leurs genoux se touchaient.

— Tu es gentil, dit la fille. Comment t'appelles-tu?

— Georges... Il tenta l'aventure : Georges Faust.

— Je lis dans tes yeux que tu dois être affranchi.

— Hélas ! répondit Faust, en baissant ironiquement sa figure d'ange.

— Coquin ! dit la fille.

Faust avait déjà copié les attitudes les plus rares de son Maître. Il séduisit Marguerite de la Nuit par un je ne sais quoi de tentateur à deux éléments : l'énergie photogénique d'un soigneur de boxe et l'ingénuité étudiée d'un gosse bien déniaisé. Quand il gratta la nuque fragile sous les cheveux courts, la jeune femme devint molle et ses yeux se voilèrent amoureusement. Il était l'heure de dîner.

— Tu m'emmènes ? fit Marguerite, très petite fille.

— Je suis sans un.

La jeune femme devint rose de plaisir. L'aventure tournait à son profit en ne troublant point ses préjugés sentimentaux.

— Viens, dit-elle, beau gosse.

Elle répéta, comme Antée touchant la terre et reprenant des forces :

— Beau gosse... mon beau gosse.

Le vieux Faust, qui parfois réapparaissait dans l'ombre de la pensée, manifestait à certaines heures sa présence lettrée. Les mots prononcés par la fille agacèrent prodigieusement le jeune maître de Marguerite. Il dit brutalement :

— Ne m'appelle pas mon gosse.

Marguerite tourna vers lui des regards affolés.

— Pas de gosse, ni de beau gosse, ni de môme, ni rien de tout cela entre nous deux.

Il l'embrassa longuement, à cause du dîner et du désir de cette chair, qu'il subissait depuis la dernière nuit de sa vieillesse.

Sur le boulevard de Rochechouart, la foule qui montait vers le moulin de la Galette, au coin de la rue Lepic, les harcelait comme une invasion de barbares silencieux. Marguerite, que l'amour rendait plus distinguée, marchait à côté de Faust. Elle surveillait du coin de l'œil le joli visage du jeune homme, et chaque fois qu'elle le voyait sourire, elle souriait elle-même, heureuse et silencieuse, en marge de l'orchestre du Moulin de la Galette qui semblait divertir les passagers d'un transatlantique fantôme.

Georges Faust entraîna sa compagne dans un petit restaurant de la Butte. On les servit sous une tonnelle garnie de chèvrefeuille. A côté d'eux, dans l'ombre d'une autre tonnelle, une femme parlait du nez en ranimant le petit point rouge de sa cigarette. Au bout de la rue, dans un couvent, des orphelines chantaient. Leurs voix jeunes purifiaient l'air comme du papier d'Arménie.

— Tu entends... les petites ? fit Marguerite en riant.

Faust alluma une cigarette. La nature peuplée de

concierges, d'accordéons et de fillettes aux voix geignardes imposa sa présence dés que les orphelines furent couchées. Tous ces bruits s'effaçaient, petit a petit, dans le roulement lointain d'un train, le dernier train du Nord, qui emporte chaque soir tous les bruits diurnes de Paris, comme des ordures ménagères.

— Il fait bon, dit Marguerite, tout bas.

Faust lui tendit la main, qu'elle garda dans la sienne ainsi qu'un livre de messe relié en ivoirine.

« Je me repose, je me repose, pensait Marguerite, je me lave, je me plonge dans un liquide amical ! » Et sans tradition, elle lâcha la main de Faust, ébouriffa ses cheveux et chanta d'une voix grêle et fausse :

Yes we have no bananas,
We have no bananas to day.

Son partenaire sifflait l'air en imitant avec un couteau qui frappait tantôt la carafe, tantôt une tasse, tantôt un verre ou le bois de la table, les habiles arabesques du nègre inspiré qui tient la batterie.

L'addition réglée, Faust s'étira comme un fox, prit la jeune femme par la taille et la fit pirouetter.

— Qu'est-ce qu'on fait.

— Tu vas m'accompagner au « *Boby Bar* ». J'ai

besoin de voir Alice pour un rendez-vous demain... puis, si tu veux, nous irons au *Saharet* pour voir Léon qui me doit du pèze... et puis...

Marguerite regarda tendrement le joli garçon. Faust se mit à rire et l'embrassa sur la bouche, longuement. La femme s'accrochait à son cou. Georges, congestionné, desserra l'étreinte des poignets frêles, Marguerite jeta un coup d'œil derrière elle pour voir si elle n'oubliait rien.

— Ah ! mes gants, s'exclama-t-elle.

Faust, une main sur le bouton de la porte de la salle du restaurant qu'il fallait traverser pour sortir, la contemplait avec sécurité, tandis qu'elle se penchait vers le sol.

MARGUERITE DE LA NUIT

CHAPITRE CINQUIÈME

QUAND Faust revint à son hôtel, après avoir donné rendez-vous à Marguerite pour la nuit au « *Saharet* », il rencontra M. Léon devant le bureau.

— Ah ! vous voilà, fit l'aimable boîteux, ça fait plus d'une heure que je frappe à votre porte.

— Naturellement, répondit Faust, en se déformant la bouche dans une grimace pleine d'amertume.

— J'aurai besoin de vous ce soir. J'ai de la marchandise à livrer dans une maison particulière

d'Auteuil. Avez-vous trouvé un emploi dans l'Université ?

— Farceur, dit Faust.

— Et ce collage avec Marguerite ?

— Vous le savez ?... ah, oui, j'oubliais... Je vous remercie, ça va très bien, très bien même.

— Ne faites pas l'idiot. Vous avez une bonne place. Cette femme est très gentille, très sérieuse dans son genre.

— Alors, répondit Faust évasivement, je vous rejoins dans une demi-heure à l'apéritif au bureau de tabac.

M. Léon s'éloigna en boitillant. Faust monta dans sa chambre : il avait hâte de refaire sa toilette avec des accessoires à lui, car il n'avait pas encore ses habitudes chez Marguerite. Tout en traçant dans ses cheveux une raie bien nette, il pensait à Marguerite, à Léon à qui il devait son âme, à ce dangereux colportage de produits chimiques. Il ne pensait jamais à son ancienne vieillesse et considérait son état comme parfaitement normal. Le papier qu'il avait signé lui semblait un document de maître chanteur. Mais la police ne pouvait pas intervenir dans cette affaire, car ce document avait été signé avec du sang, et, ce qui est plus grave, avec l'élément mystérieux,

criminel et impondérable dont le sang n'est qu'une interprétation matérielle.

Il ne pouvait ni tuer Léon Méphistophélès, ni déchirer le papier. Aucune force humaine ou inhumaine ne pouvait empêcher que le marché ne fût parfaitement conclu.

— Ah, si j'avais la chance de trouver une poire, gémissait-il.

Toute la journée, il resta préoccupé, malgré le souvenir charmant de son amoureuse, de son amie...

— Je suis ta femme, avait dit Marguerite de la Nuit.

— Tu es mon amie, avait répondu Faust, c'est moins « samedi soir ».

A sept heures, dans la soirée, Léon Méphistophélès avait remit à Faust un bouquin en veau raciné sur le dos duquel une étiquette portait ce titre :

D. Magni
AVSONII
Burdigalensis
OPERA

Cette étiquette maquillait une boîte remplie de petits paquets enveloppés de papier blanc. Faust mit le bouquin dans sa poche, prit le tramway jusqu'au Trocadéro et se dirigea vers Passy, à la recherche

d'une petite rue bordée de bosquets touffus qui, pour avoir été plantés dans un terrain trop étroit, s'épanouissaient au-dessus des murs, en forme d'entonnoir.

Il trouva aisément le numéro qu'il cherchait. Il sonna à la porte d'un petit hôtel à trois étages dont les volets clos ne laissaient passer aucune lumière. Un pas léger fit rouler les graviers du jardin et la porte s'entr'ouvrit. Une femme de chambre en noir, un minuscule tablier épinglé sur la poitrine le dévisagea. Elle était grande, souple et blonde, avec un visage laid très séduisant ; ses manières étaient celles d'une princesse russe après un malheur.

— C'est de la part de M. Léon, dit Faust en soulevant son feutre.

— Ah ! bien, merci... Au revoir, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle.

Maintenant qu'il était débarrassé du livre compromettant, Faust se sentit si pur qu'il alluma une cigarette sans se rendre compte de son geste.

Il descendit de rue en rue jusqu'à la Seine. A bord d'une péniche, des mariniers chantaient en patois du Nord.

Sur la passerelle de Passy, une rame du Métropolitain traversait la nuit comme un détail lumineux dans un roman d'anticipation. Les quais semblaient

déserts. Mais les apparences erraient dans l'ombre des ponts.

« Je ne veux pas risquer la mort subite », pensa Faust.

Il hâta le pas, atteignit la station du métro qui flambait de même qu'une lanterne en haut d'un escalier olympien.

Il revint vers Montmartre. Bien assis sur son siège en cuir, il s'écœurait à estimer loyalement l'abominable vide de cette jeunesse médiocre si chèrement acquise. Le sang lui chauffait les joues ; une femme jeune le regardait à la dérobée.

« Je suis jeune, pensait Georges Faust, je suis jeune avec les toiles d'araignées que le vieux Faust a laissées sur mes murs blancs. Un contrat comme celui que j'ai signé est incomplet. J'aurais dû prévoir des appointements, des rentes intéressantes jusqu'à la fin de mes jours. » Cette pensée le gêna. « Mon ancêtre était riche, songea-t-il en regardant la station de Villiers. Jamais d'ennuis d'argent. Je me demande ce qu'aurait été sa seconde jeunesse, s'il s'était trouvé dans mon dénuement ? » — « La mienne », répondit-il en souriant. Cette réponse lui rendit sa tranquillité d'humeur. Il tâta dans sa poche son portefeuille et se souvint qu'à côté du contrat

auquel il ne voulait pas penser, Marguerite avait glissé un billet qui devait être de cent francs. Il s'en assura et constata que ce n'était qu'un billet de cinquante francs : « Ah ! la rosse », fit-il en se levant. Il descendit place Pigalle et, repris par le pivot actif de son système social, il sentit qu'il allait tourner en rond comme tous les soirs, dans sa vie dessinée ainsi qu'un manège de chevaux de bois, avec un orgue, des ors de basse qualité, des filles qui chevauchaient des porcs de bois sculpté et des agents de police descendus de la lune. Il rencontra Léon à la terrasse d'un café.

— C'est fait, dit-il.

— Bien, répondit le boiteux en fouillant dans sa poche.

Faust tendit la main et reçut un billet de cinquante francs. Les poings plongés à fond dans les poches de son pantalon, le ventre étalé et ses chaussettes de soie bien exposées, il buvait un apéritif, cependant que M. Léon, qui lisait son journal, essuyait une larme bien arrondie, née d'un compromis entre le cœur et le nez.

« J'ai bien signé cet acte, pensait Faust pour s'encourager ; pourquoi, en partant de ce fait incontestable, ne pourrais-je trouver un type... dans mon

genre qui choisira... que dis-je ? qui sera tout ébloui de pouvoir utiliser un procédé aussi romantique. »

Il pensa : « Et s'il me fait arrêter ? » Faust prit le document dans son portefeuille, le déplia et le relut dans tous ses détails.

M. Léon, qui avait terminé la lecture de son journal, l'observait depuis quelques minutes.

— Ça ne va pas, demanda-t-il.

— C'est-à-dire, balbutia Faust en frissonnant, que je ne comprends pas très bien l'intérêt qui pourrait séduire celui qui mettra sa signature sous la mienne. S'il est vieux, rajeunira-t-il ? Et s'il est jeune ?

— Il faut compter sur l'esprit de sacrifice des hommes et des femmes, dit Léon Méphistophélès. La candeur est à l'esprit de sacrifice ce que la rose tendre est aux joues d'une fillette, une parure.

— J'ai signé trop vite.

— Regrettez-vous votre marché ? Je peux vous proposer ceci : déchirez les deux documents en échange de votre jeunesse. Demain, si vous le voulez, vous pourrez vous réveiller dans la peau du vieil homme que vous étiez, il n'y a pas si longtemps.

Et il ajouta :

— Et la petite Lucienne vous apportera le lait, tous les matins, jusqu'au jour où une bouteille, puis

deux, puis trois, resteront pleines à la porte. On pénétrera chez vous par effraction et l'on vous trouvera sur votre lit ignoble, figé dans la grimace d'une dernière quinte de toux. Vous appelez ça un idéal ?

— Permettez, je n'appelle pas ça un idéal... Je voulais dire seulement que les chances d'échapper à votre infernale possession me paraissent difficiles à saisir.

— Vous êtes superstitieux, fit M. Léon, et malgré votre éducation philosophique, vous craignez la mort pour tout ce qu'elle comporte d'hypothèses sur les possibilités de l'au-delà.

— Je ne crois à rien, déclara Faust, et j'ai eu confiance en votre marché, comme j'ai confiance en mon sou percé (il le montra), dans le chiffre 7, dans le chiffre 10 et dans le chiffre 2 dont l'influence heureuse est une affaire personnelle qui ne regarde que moi et la bienveillance de ce chiffre. Je crains la mort depuis votre intervention inexplicable au point de vue scientifique et j'ai des doutes, maintenant, sur l'anéantissement éternel de tout ce qui constitue ma personnalité. Il me semble que, de suivre votre enterrement même par un soleil torride, jusqu'au point le plus désespéré d'une banlieue calcinée, me serait d'une douceur infinie, un litre de

lait froid bu à la régalade un lendemain de saoulerie.

— Je vous comprends très bien, fit M. Léon sans se vexer, je vous comprends. Et si j'étais dans votre peau, je penserais comme vous. En somme, vous craignez surtout la douleur physique, et vous avez raison. A votre place, je me débrouillerais, le temps que je suis jeune, pour chercher un remplaçant.

— Mon ancêtre n'en a pas trouvé, gémit Faust.

— Ce n'était pas dans son contrat. Et puis, monsieur votre ancêtre était relativement une belle âme, ce que nous appelons une belle âme pour faire plaisir à la majorité. Mais, entre nous, il n'entrevoyait même pas la possibilité de se débarrasser d'un créancier gênant. Il m'injuriait, monsieur, dans ce langage ordurier qui plaisait aux clercs allemands de son époque et que le chevalier Ulrich von Utten ridiculisa comme vous le savez. Nous courions des guinguettes fréquentées par des lansquenets et les filles trop lourdes qui portaient la dague à la jarretière. Ah ! les temps ont bien changé. Aujourd'hui, Faust pourrait tenter sa chance. C'est pourquoi je vous ai laissé une chance de salut.

Léon Méphistophélès, après avoir dîné en

compagnie de Faust, abandonna le jeune homme à ses amours. Marguerite avait rejoint son ami sur la place du Tertre, comme il prenait le café à la terrasse d'un petit restaurant, juste devant l'immeuble qu'il avait habité autrefois. La petite place provinciale était remplie de tables et de convives. Des avaleurs de flammes flambaient au milieu des garçons chargés de hors-d'œuvres variés ; des petites filles moqueuses se tenaient par le bras, échangeaient des propos légers, en dehors du contrôle de leurs parents. Un banjo accompagnait un chanteur italien dont la voix désespérée se heurtait maladroitement contre tous les obstacles. Marguerite de la Nuit, assise bien sagement devant un café glacé, regardait son amant qui, pour elle, illuminait toute la place d'une lueur sensuelle et intelligente. Elle gardait encore en soi-même une vibration lente à mourir, de la nuit précédente. Une présence chérie allait désormais contrôler les émois de sa chair rusée et violente.

Elle se sentait délicieusement attendrie par les jeux qui avaient précédé la minute où elle avait compris qu'elle serait désormais liée à ce destin qu'elle entourait de petits murs construits par son imagination timide.

Son amant dansait pour elle au bout d'un fil de

caoutchouc qui l'éloignait brusquement quand elle pensait le saisir. Elle le savait canaille — car elle ne pouvait expliquer autrement sa liaison avec M. Léon — et d'une classe sociale différente de la sienne et qu'elle jugeait supérieure par tradition, bien qu'elle en méprisât les rares représentants qu'elle connaissait.

Cette femme douce, fantasque et dissolue sans littérature ne jugeait la vie qu'en professionnelle. Tout ce qui dépendait de sa profession lui paraissait logique et moral. Elle ne pouvait concevoir la justice de la même manière que ses amis de passage. Ces gens-là nourrissaient des « mecs » qui les défendaient et c'était la justice pour eux. Et elle, Marguerite de la Nuit, possédait un mec qui la défendrait, c'était sa justice. Les deux justices se heurtaient le jour et la nuit et c'était la vie dans la pensée de Marguerite, quand elle battait son champagne, seule à une table du *Saharet*, à l'heure où les clients se font attendre.

Tout lui paraissait enveloppé dans une sécurité gaie quand elle était à côté de son amant. De chaise à chaise, leurs cuisses se touchaient. Elle sentait qu'elle bénéficiait de ce contact. Elle aimait Faust comme une chienne qui se couche sur les genoux de son maître, et elle ne voulait pas abandonner sa place, parce qu'elle sentait que tous les atomes de son

corps s'épanouissaient à ce contact dont elle n'avait jamais imaginé la réalisation sous une forme aussi naturelle, et, si l'on veut, aussi chaste.

— Je suis libre, ce soir, fit Marguerite, et la pudeur rendait sa voix rauque et désagréable.

Faust se leva, se mordit les lèvres, regarda sa montre. Puis, il pensa à l'acte de vente enfermé dans son portefeuille, et il retomba sur sa chaise avec un gémissement découragé :

— Ah ! ma chérie, comme je t'aime !

MARGUERITE DE LA NUIT

CHAPITRE SIXIÈME

MARGUERITE de la Nuit, dans sa robe blanche, sa tête rousse appuyée contre la rue traversée de serpents rouges et or, les feux de la publicité, composait un tableau qui échappait à l'influence de Cézanne. Elle offrait, quand elle était silencieuse et quand elle se mêlait naturellement à son décor, la silhouette aristocratique des belles grandes filles de la nuit. Elle appartenait à cette élite du trottoir, qui est une élite comme les autres. Elle méprisait les pauvres femmes

éparpillées entre les arbres du boulevard ou les prenait en pitié, selon l'heure. Quand elle sortait, au petit jour, du « *Saharet* », ou du « *Royal* », enveloppée dans sa sortie de bal, les bras chargés des souvenirs de la fête, elle fermait les yeux peureusement devant les mystères du jour qui la déparait. Les rayons du soleil lui mordaient la peau méchamment. Et sa force nocturne fondait comme une statue de neige. Mais la nuit, elle accaparait les combinaisons secrètes des maîtres du jour. Tous ses gestes semblaient réglés par l'agent de publicité qui avait disposé les lampes à la façade des immeubles bourrés d'idées en combustion. Elle vivait inconsciemment d'une nourriture cérébrale assez délicate, un mélange de fioritures artistiques et de réminiscences de la Bourse, les déchets intellectuels des uns et des autres. En baisse le jour et en hausse la nuit, Marguerite représentait une valeur sociale encore mal définie, mais parfaitement indestructible. Faust tenait entre ses mains, un peu molles, cette existence rouge et grise inscrite entre les deux attitudes réglementaires d'une fille en toilette fragile et riche pour la nuit, en savates et en peignoir négligé pour le jour. Marguerite de la Nuit lui appartenait quand elle traînait la savate et, le soir quand elle triomphait dans une toilette insolente, royale et, cependant, pleine

de tact, elle appartenait à tous les comparses agités dans la lumière saturée de mélodies américaines. Faust gardait sa personnalité du jour, bassement autoritaire, car il n'avait pas la fortune de son ancêtre, quand Marguerite se laissait aller au charme des savates. Alors, il la commandait d'une voix d'adjudant rompu à la critique littéraire de l'amour et des mœurs. Il gagnait la partie sur tous les points et Marguerite l'adorait en traînant ses pantoufles à travers le désordre de sa chambre peuplée des souvenirs en papier du dernier dancing où elle avait laissé sa force avec les bouteilles de champagne vides, les fenêtres ouvertes au jour, les chaises empilées et l'odeur atroce de la volupté intellectuelle immobilisée au plafond avec celle des tabacs internationaux.

Depuis que Marguerite pourvoyait indiscrètement à tous ses besoins, Faust ne s'occupait plus des affaires de M. Léon. Il craignait la loi et tâchait de son mieux à vivre intégralement sa nouvelle vie en lui évitant tous les obstacles qui pouvaient devenir des accidents. Il pensait toujours à son ancêtre, regrettait de ne pas avoir une nouvelle âme non hypothéquée afin de conquérir la fortune en usant des mêmes procédés magiques. Il se morfondait chaque jour pour avoir vendu sa vieillesse à ce prix et regrettait de ne plus

être libre afin de pouvoir conclure un autre marché aussi regrettable.

Bien qu'il détestât M. Léon, il ne se passait pas de jour qu'il ne recherchât sa compagnie. Il l'entretenait des avantages de la souffrance morale sur la souffrance physique, lui exposait des idées qui, toutes, tendaient à renouveler les tourments infernaux dans le sens qu'il préférait.

— Vous avez peur, disait Léon Méphistophélès.

Faust sautait sur place :

— Moi... moi... Je voulais dire que la conception de votre enfer est ridicule. Les martyrs chrétiens, par exemple, n'ont jamais été vaincus par la douleur physique. Cette conception d'un châtiment éternel est absolument enfantine. On s'habitue relativement bien à la souffrance du corps. Il faut saisir le rythme de cette douleur, ne pas se raidir et raisonner... il faut...

— Je tiens beaucoup à la souffrance physique, répétait Léon Méphistophélès avec obstination.

Et plus il s'obstinait, plus sa voix devenait douce, et plus sa victime pâlissait de rage impuissante.

Cet échange de propos saugrenus constituait le seul effort intellectuel de Georges Faust. Ses insinuations les plus perfides manquaient de force. L'atmosphère dans laquelle il évoluait le ranimait

parfois en lui donnant l'espoir que son cas se confondait avec une sorte de mystification séculaire dont le but essentiel était d'alimenter de quelques visions renouvelées, au gré des lumières à la mode, l'imagination des lyriques solitaires. Sa jeunesse et celle de Marguerite de la Nuit effaçaient ces images désolantes dans les exagérations de l'amour et dans l'assouplissement des mots utiles à la vie quotidienne.

Marguerite, les coudes aux genoux, la tête offerte, pensive, entre ses mains jointes en coupe, considérait le visage de son amant : un jeune visage, avec quelque chose de léger, de subtil, mais de vieux en transparence. Son instinct l'avertissait qu'un danger plus éblouissant que ceux qui naissent d'une jalousie expérimentée la menaçait sous une forme inimaginable.

— Veux-tu de l'argent ?

Faust leva les épaules, changea de place, tapa l'oreiller d'une main nerveuse et s'allongea sur le dos, le regard au plafond, la cigarette éteinte collée à la lèvre inférieure.

— Tu te laisses aller, fit Marguerite.

C'était précisément ce qu'il ne fallait pas dire. Faust s'écartela comme un pantin dont on a tiré la ficelle, rebondit sur le lit élastique et se dressa, rouge et hostile, devant Marguerite qui en avait vu d'autres.

— Je me laisse aller !... je me laisse aller !...

L'indignation le suffoquait et les injures se dressaient derrière ses dents comme des fauves devant l'heure de la viande.

Il retomba dans sa prostration, se prit la tête entre les mains et gémit :

— Quelle jeunesse ! mon Dieu. Quelle jeunesse !

— Si tu veux qu'on se quitte, fit Marguerite, d'une toute petite voix inconnue.

Tout aussitôt, elle le câlina :

— Es-tu bête, disait-elle. Dis-moi quelque chose... tu peux avoir confiance en moi, je suis ta femme...

Elle le regarda bien en face :

— Tu as fait un sale coup et tu crains les poulets, hein ? Je l'ai deviné... L'ai-je deviné ?

Elle l'interrogeait dans une sorte d'enthousiasme et elle s'efforçait d'élargir ses prunelles parce que, malgré tout, elle ne pouvait se débarrasser, même aux minutes de sincérité, d'un goût populaire pour tous les lieux communs de l'écran et du théâtre.

Faust, sous l'apparence de la détresse la plus

profonde, estima bien l'occasion qui s'offrait. Il se relevá, jeta sa cigarette, fouilla dans la poche de son veston, prit le portefeuille et lança sur la table le fameux papier plié en quatre.

La jeune femme saisit le papier avec dextérité.

Elle le déplia et lut, le front plissé, l'extraordinaire document qui ne parut pas la surprendre, tout au moins en apparence.

— Tu ne t'es pas fait arranger, dit-elle simplement.

— Comment... mais il s'agit de mon âme.

Il se mordit les lèvres, mais naturellement trop tard.

— C'est vrai, fit Marguerite, il s'agit de ton âme.

Elle ne comprenait pas très bien. Mais des souvenirs de catéchisme vinrent disperser tous les mots faciles qu'elle prévoyait.

— Tu as vendu ton âme, répéta Marguerite.

— J'ai vendu mon âme pour te posséder, dit Faust en étudiant son attitude.

A cette seconde, il parlait vraiment pour sauver son âme. Depuis le jour fameux où il était redevenu jeune, il ne pensait plus qu'à sauver son âme dont l'immortalité le dégoûtait.

Marguerite étudiait sérieusement le document, cherchant un point vulnérable dans cette catastrophe d'apparence modeste.

— Tu as signé avec ton sang, fit-elle du ton de quelqu'un qui souligne une erreur dangereuse.

Faust haussa les épaules.

— Il faudrait que je trouve un vieux pour signer ce papier.

— Et qu'est-ce que Léon lui donnerait en échange ?

— La jeunesse avec toutes ses joies.

Alors, ça ne finira jamais, fit Marguerite de la Nuit. Comprends-tu, mon chéri, si un vieux signe ce papier, ton âme est dégagée et la sienne est prise... Bon, alors M. Léon va toucher l'âme du vieux à sa mort... mais, si, avant de mourir, le vieux refile le papier à un autre vieux, Léon devra encore attendre pour toucher son âme. Et tant qu'il y aura des vieux qui voudront rajeunir, Léon ne pourra pas toucher le prix de sa combinaison... ?

— Je n'avais pas pensé à cela, dit Faust avec intérêt, mais tu as raison, le fameux principe du mal porte en soi les éléments de sa destruction. C'est tout à fait conforme aux idées générales que je collectionnais sur cette question quand j'avais quatre-vingt-deux ans.

Marguerite de la Nuit remuait la tête comme une personne pondérée devant un lot de bons conseils

difficiles à suivre. Faust allait et venait à travers la chambre, en se frottant la nuque ou en tapant une cigarette sur le dos de sa main.

— Je cherche un nom, le nom d'un type, fit Marguerite, qui fouillait dans sa mémoire comme dans une malle. Je connais des vieux, un sénateur, c'est un avocat... il ne marchera pas... un vieux type qui doit diriger une banque... il ne marchera pas non plus... Ah ! si le colonel n'était pas mort l'année dernière, j'aurais pu lui faire signer tout ce que j'aurais voulu... mais il est mort...

— Évidemment, répondit Faust.

— Il faudrait, mon chéri, que tu me laisses ce papier. Je pourrais profiter d'une occasion. On voit des types si curieux au *Saharet.*

— C'est embêtant, dit Faust. J'ai peur que tu te fasses barboter mon papier. C'est très important ; le papier disparu : plus rien à signer. Et je reste avec ma damnation en bonne forme.

— Me prends-tu pour une imbécile ?...

— Réfléchis un peu, Marguerite, et représente-toi la tête des phénomènes à qui tu présenteras ce document. Ils ne signeront pas sans lire.

— Je dirai que c'est une liste pour un bal de bienfaisance.

— Fais ce que tu voudras, soupira, Faust, tu as peut-être raison.

En entrant dans la salle rouge et blanche du *Saharet*, Marguerite de la Nuit adressa un signe de la main à ses petites camarades attablées devant la consommation offerte par l'établissement. Elles étaient alignées bien sagement sur la banquette de velours rouge, serrées les unes contre les autres comme de beaux oiseaux sans voix. Le jazz-band rattrappait, en pensant à ses petites affaires, la course mélodieuse d'un saxophone angélique. Un banjo martelait des intervalles dans un rythme de moulin à turbines. Marguerite de la Nuit posa sa cloche à côté d'elle, releva ses cheveux à deux mains, jeta son sac sur la table et se mit à évaluer les chances qui erraient devant ses yeux de même que des fantômes en smoking.

Un vieil homme correct et noir comme un cyprès, lui sourit. Elle alla s'asseoir à côté de lui et mit du rouge à ses lèvres pendant qu'il commandait le champagne.

« Il n'a pas l'air bête », pensa Marguerite avec amertume.

Un dialogue extrait tout d'une pièce d'un manuel de conversation franco-anglaise — l'étranger était un Britannique — commença, décoré de sourires.

— Oh ! voulez-vous passer la nuit en ma société ?

— Vous êtes un vrai polisson.

— Oh, le champagne est sec, n'en est-il pas de meilleur ? etc.

« Je n'oserai jamais lui montrer mon papier », pensait Marguerite.

Une invincible timidité l'enlisait dans ses filets solides et exaspérants. Elle ne voyait plus les vieux hommes comme elle les concevait auparavant, avant cette curieuse fin de journée où, dans sa chambre, son amant l'avait initiée aux détails de ce marché incroyable, stupéfiant qui, pourtant, ne lui apparaissait pas définitivement incroyable et stupéfiant.

Elle vit, à l'autre bout de la salle, tandis que son client semblait s'exalter intérieurement, un autre vieil homme qui, à la première évaluation, lui sembla d'une intelligence et d'une lucidité extraordinaires.

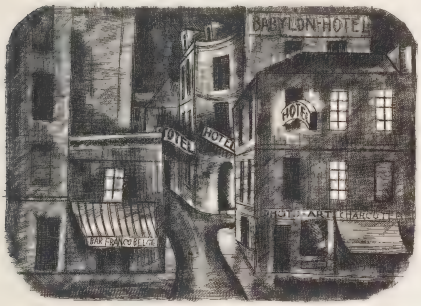
Il vint, cette nuit-là, trente vieillards en smoking, droits et élancés comme des cyprès. Le salon du *Saharet* ressembla, avec ses sculptures et ses cyprès rigoleurs, à un campo-santo, dans une ville de l'Italie du Nord. Ces trente vieillards montraient, tous les

trente, les signes extérieurs de la subtilité, de la ruse courtoise et de l'intelligence la plus traditionnelle des affaires.

Marguerite de la Nuit, en imagination, allait de l'un à l'autre, ainsi qu'une bille affolée dans un jeu de hasard où le hasard était contre elle, et elle tenait dans sa main, plongée dans son sac, le petit papier qui la mordait comme une brûlure.

MARGUERITE DE LA NUIT

CHAPITRE SEPTIÈME



MARGUERITE de la Nuit était réellement bouleversée par l'astucieuse scène sentimentale où Faust avait cherché sa chance de salut. Cette jeune femme était éprise de l'homme mystérieux dont elle agrémentait la partie nocturne de l'existence et qui était devenu la lumière révélatrice de quelques sentiments enfantins et traditionnels auxquels elle ne pensait plus depuis l'année de sa première communion, bien qu'on la crût juive pour obéir au goût du jour. Tous

les fantômes qui pouvaient peupler ses souvenirs s'expliquaient devant la présence de Faust, qu'elle regardait dormir avec admiration. Un sentiment extrêmement tendre était né de la connaissance de ce passé extraordinaire et parfois son amant lui apparaissait comme un bel homme avec une peau jeune qui recouvrait un squelette déjà rongé par les insectes du tombeau. Elle s'enlisait, à l'insu de Faust, dans une douceur qui s'écoulait en elle-même comme un accès de bonheur lumineux ; elle touchait son amant au visage avec mille précautions. Elle craignait de l'abîmer. Et quand un souffle d'air agitait les arbres, elle lui passait autour du cou son foulard en batik.

Faust devenait alors pour cette fille sentimentale et exaspérée un grand-père vénérable, un nourrisson au sein et un coquin charmant à la mode du jour. Dans ces conditions, le goût du sacrifice que chaque femme porte en soi-même, comme une fleur prête à fleurir, ne pouvait que s'épanouir au contact de la détresse de Faust, qui rayonnait tel un astre de chambre de passe.

Un soir, les amants revinrent vers ce petit cabaret de la Butte où Marguerite avait perdu son gant. Rien n'avait changé. La chaleur de l'été exaspérait

seulement les détails du décor. Le même paysage s'animait dans une atmosphère tropicale, mais d'exportation. Un papillon à gaz sifflait dans la charmille.

Devant une assiette vide, Marguerite de la Nuit soupira :

— Il y a juste un an aujourd'hui que nous sommes ensemble. Tu te rappelles les gosses qui chantaient dans le couvent ?...

Faust approuva de la tête. Le dos appuyé contre le dossier de sa chaise, les jambes allongées, il vivait une bonne heure de sa vie, comme une bête à ses moments de simplification.

— Ça fait juste un an.

Alors, Marguerite de la Nuit alluma une cigarette pour se donner une attitude et, penchée sur la table, devant Faust elle lui dit :

— Mon chéri, je vais te souhaiter ta fête... j'ai pensé à toi...

Elle ouvrit son sac et retira un petit portefeuille en cuir souple qu'elle tendit à son amant.

Celui-ci prit le cadeau, tâta la qualité du cuir, ne sut l'évaluer et dit :

— Tu as dû payer cela très cher, ma chérie ?

— Mais regarde à l'intérieur, cria Marguerite.

Faust ouvrit le portefeuille. Il aperçut un morceau de papier plié en quatre. Il le déplia et son visage se resserra comme une bourse de cuir dont on tire les cordons.

— Ah ! c'est le machin... tu n'as pas pu, hein ?

— Mais lis donc, cria encore Marguerite, lis-le donc jusqu'à la fin.

Faust lut encore une fois les termes exaspérants du contrat, mais il aperçut sous la signature une autre signature, maladroite et appliquée : Marguerite Piédelin, dite Marguerite de la Nuit, fille soumise.

Faust fut pendant quelques semaines d'une humeur charmante, optimiste et facilement encourageante. Depuis qu'il avait dénoué les liens qui l'attachaient à la personnalité infernale de M. Léon, il vivait dans une sorte de jubilation trépidante qui, plusieurs fois, le conduisit à quelques centimètres des roues d'un tramway ou d'une auto. Il subissait, avec un sourire d'ange, les injures des chauffeurs congestionnés et il s'éloignait sans rancune. De son côté, Marguerite de la Nuit, qui avait vendu son âme pour sauver celle de son amant, semblait dépérir. Elle perdait ses jolies couleurs de la nuit et devait se

maquiller avec soin pour accomplir son travail.

Faust lui disait :

— Mais voyons, ma pauvre petite, tu te bourres le crâne, voilà, tu pars sur une idée et ça te travaille, ça te travaille la tête. Tu as signé le papelard de Léon, mais n'exagère pas l'importance de ce papier. Léon est un bluffeur. J'en ai eu la preuve pas plus tard qu'hier. Tu connais Georgette, n'est-ce pas ? Eh bien elle avait demandé à Léon vingt grammes de... etc... etc... etc...

Marguerite de la Nuit ne l'écoutait pas. Elle penchait sa tête rousse et murmurait :

Il faudrait que je trouve un vieux...

— Mais tu le trouveras, insistait Faust. Pour toi, ce n'est rien, c'est un des hasards de ta profession. Tu as mille chances de te débarrasser de ta signature, dès que tu le voudras réellement. De mon côté, je cherche... Hein, chérie, le jour où tu auras rencontré le vieux, un vrai vieux, un pur sang de vieux, ce que tu appelles un vioc dans ton langage pittoresque, nous louerons une petite maison à Nogent, nous achèterons un traité de jardinage. On sème des radis, de la ciboulette, et quoi encore... ?

Il allongeait les lèvres pour quêter un baiser.

— Laisse-moi, disait Marguerite.

Puis, elle se mettait à pleurer. Faust levait les bras au ciel :

— Mais bon Dieu, je ne te comprends pas ! Il faut avoir une patience de saint pour vivre à côté de toi... Mais qu'est-ce que tu as, bon sang ? Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne sais pas, répondait Marguerite. Laisse-moi.

— Je suis sûr que tu te montes la tête pour le billet...

— Il est l'heure de sortir, répondait Marguerite en séchant ses larmes.

Faust, par la fenêtre entr'ouverte regardait la place Pigalle allumer ses feux.

— Je vais rechercher Léon, ma chérie. Il m'a promis de me faire connaître un vieux. Il possède, paraît-il, — car c'est un bluffeur, — l'annuaire de tous les vieux de Paris et de l'étranger. Je t'attendrai au tabac, jusqu'à trois heures, à moins que tu...

Il s'approchait d'elle et elle lui rendait ses baisers en sanglotant contre son épaule.

— Petite sotte, disait Faust en la flattant gentiment de la main.

Ainsi s'écoulaient les jours. Et la nuit, Marguerite, parée comme une vraie femme du *Saharet* marchait

à la recherche d'un vieil homme désireux d'échanger son âme contre la peau fraîche et les yeux brillants d'un jeune homme bien portant.

Marguerite s'alanguissait sur les banquettes de velours rouge. A fréquenter des vieux, elle devenait pâle, se portait mal et racontait toujours les mêmes histoires. Le bruit du jazz-band ne pénétrait plus en elle, et elle se contractait pour conserver son attitude décorative, comme un gros homme qui rentre le ventre afin de paraître un peu plus mince en maillot de bain.

Toutes ses tentatives pour faire signer le fameux contrat avaient échoué lamentablement. Les uns ricanaient, les autres discutaient l'invraisemblance du marché, mais ne signaient pas. Elle faillit réussir une fois avec un ivrogne de soixante-dix ans, qui trouvait cela très drôle et qui, pour afficher une certaine attitude philosophique, déclara devant le maître d'hôtel :

— Je vais le signer ce papier, donnez-moi une plume... et de l'en...cre.

Il fallait signer avec du sang. Marguerite de la Nuit essaya de l'entraîner. Elle lutta courageusement pendant une heure et le découragement la saisit devant les beuglements du vieux galopin.

— Tu fais du scandale ici, fit le gérant, je ne veux pas de ça.

Elle rentra chez elle, désespérée. Puis, elle reprit confiance, car Faust ne cessait de lui répéter :

— Tu te montes la tête toute seule.

Marguerite se leva avant son amant et se mit à déménager ses robes, le linge de son armoire et ses chapeaux. Ce bruit insolite réveilla Faust qui, les cheveux en désordre et les yeux mal ouverts, se dressa sur son séant.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es folle ?

— Je pars, fit Marguerite de la Nuit. Je ne peux plus vivre ici... Hier, Emile m'a vidée définitivement du *Saharet*... Je vais partir pour le Transvaal ou pour l'Amérique du Sud. On m'a dit que les vieux de ces pays-là ne savent rien refuser aux femmes.

Faust, tout à fait réveillé maintenant, approuva de la tête :

— Tu as trouvé la solution.

— Ah ! tais-toi, fit Marguerite exaspérée.

— Ma chérie, commença Faust.

Diligente, Marguerite s'affairait, choisissait son linge, des bibelots, rangeait le tout méthodiquement dans une assez belle valise en cuir de porc.

Faust, sans dire un mot, commençait sa toilette. Tout en se rasant, il surveillait la jeune femme du coin de l'œil, comme un dompteur prudent guette les attitudes de la panthère favorite qu'il a élevée au biberon.

Marguerite fut prête la première. Assise sur le lit, elle attendit patiemment que son amant fût habillé.

— Alors? fit-elle.

— Nous allons déjeuner en bas. As-tu ton billet? Mais d'abord où vas-tu? Sais-tu ce que tu fais en ce moment?

— J'ai mon billet, dit Marguerite — et son visage devint dur comme du bois — et ma place est retenue sur un paquebot qui part du Havre après-demain et qui s'appelle... Elle chercha dans un sac, prit un billet et lut: « *La Touraine.* »

Faust, sans répondre, ouvrit la porte. Marguerite de la Nuit se leva pour le suivre. Sur le seuil, elle se retourna et dit:

— Tu vendras mes nippes... celles que je laisse.

Et son menton trembla.

Ils déjeunèrent dans le restaurant, à côté de l'hôtel.

Marguerite évitait de pencher la tête, à cause des larmes. Faust évitait également de la regarder, mais s'occupait d'elle avec servilité.

Quand le déjeuner fut consommé, Marguerite se leva la première de table.

— Dis à Ernest, le garçon, qu'il descende ma valise. Je ne veux pas remonter là-haut.

Faust entra dans l'hôtel et tandis que Marguerite arrêtait un taxi, il alla prendre la valise qu'il plaça à côté du chauffeur.

— Ton train est à quelle heure?

— Deux heures dix.

— Nous avons juste le temps... Mais tu as ton billet.

Marguerite descendit du taxi sans s'occuper de Georges. Elle traversa d'un pas rapide le grand hall. Elle marchait sans se retourner.

— Attends-moi, cria Faust, arrêté devant le distributeur automatique des billets de quais...

Marguerite s'arrêta.

Il la rejoignit, chercha la voie, et visita les compartiments de première classe les uns après les autres.

Il trouva enfin un compartiment vide. Il plaça la valise dans le filet et dit :

— Il vaut mieux que je parte tout de suite... tu reviendras Marguerite, tu reviendras bientôt, libre... Ne te monte pas la tête... Je te jure que cette histoire s'arrangera... Embrasse-moi, ma chérie.

— Adieu, fit Marguerite.

Il la baisa sur les lèvres, elle se contractait. Puis, il hésita, tourna le dos et s'éloigna...

— Georges ! cria Marguerite.

Il se retourna et revint sur ses pas.

— As-tu de l'argent ? interrogea Marguerite dans un souffle.

Elle lui glissa quelques billets dans la main :

— Tiens, pars, pars, et ne te retourne pas.

Dans la rue d'Amsterdam, Faust retrouva son sang-froid. Il tendit son visage vers le soleil. Il sentait venir de très loin une joie valable pendant au moins quarante années. Car il savait que cette petite angoisse sentimentale, qui mettait comme un crêpe sur sa pensée, ne durerait pas plus de sept ou huit jours. Il compta l'argent que lui avait laissé Marguerite de la Nuit : cinq cents francs. Il les remit dans sa poche, se frotta le front pour effacer l'image trop nette du train en pression sur la voie 10 et remonta vers Montmartre.

La première personne qu'il rencontra, en entrant

au bureau de tabac pour l'apéritif, fut M. Léon.

— Bonjour, vieux, dit Faust très aimablement. Puis il tendit la main :

— Alors, ça va ? répéta Faust, la main toujours tendue.

Et M. Léon finit par la prendre.

Mai 1924.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage par l'Imprimeur Louis KALDOR, à Paris, le 15 Mars 1925, 20 exemplaires sur papier Japon impérial ; 50 exemplaires sur vergé Hollande de Van Gelder Zonen ; 500 exemplaires sur vergé Rives, tous numérotés.

N° 472

5. XII. 74

Dm 100.–

pecial